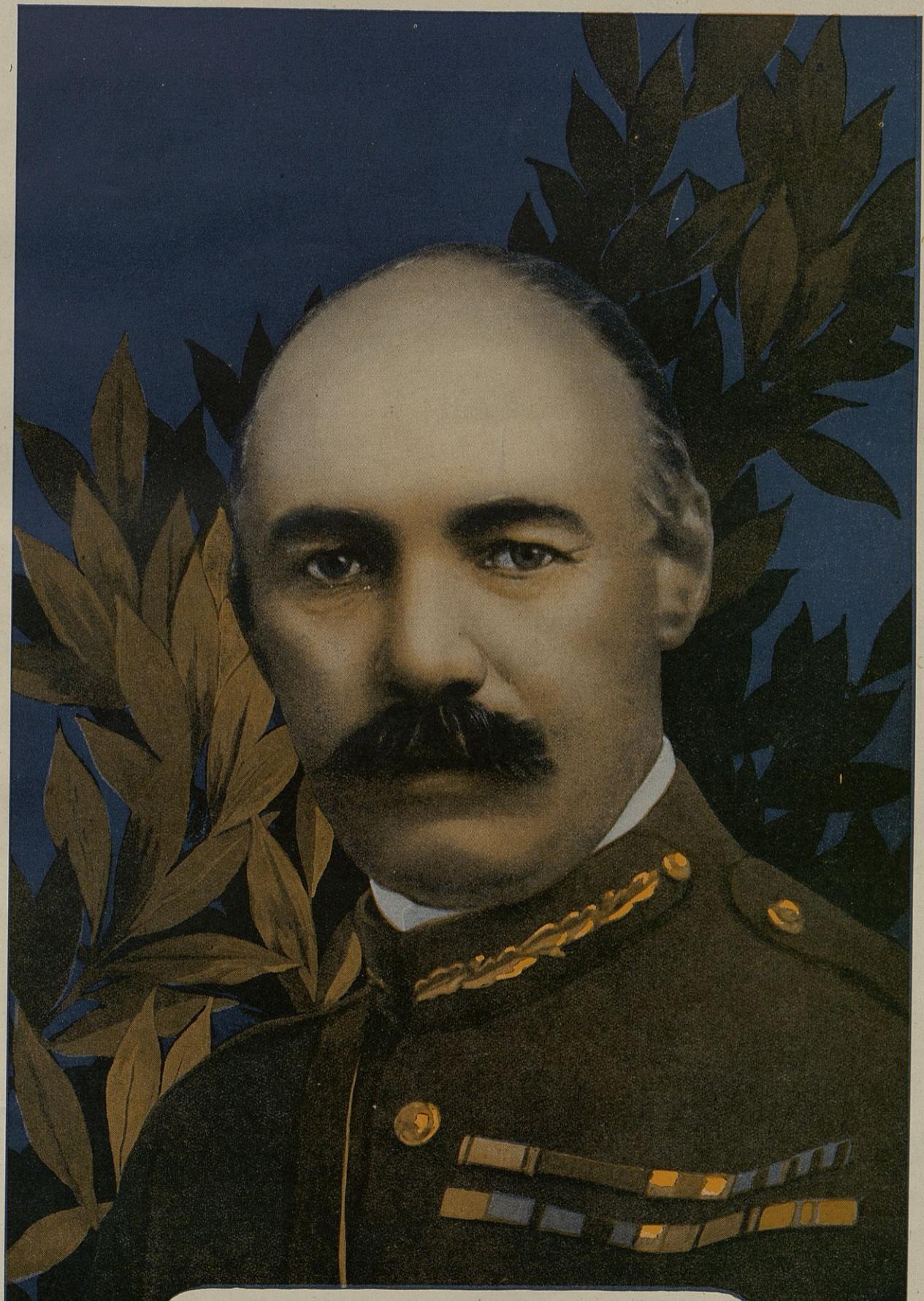


4<sup>e</sup> Année - N° 145.

Le numéro : 25 centimes

26 Juillet 1917.

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ETATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Abonnement pour la France .... 15 Frs

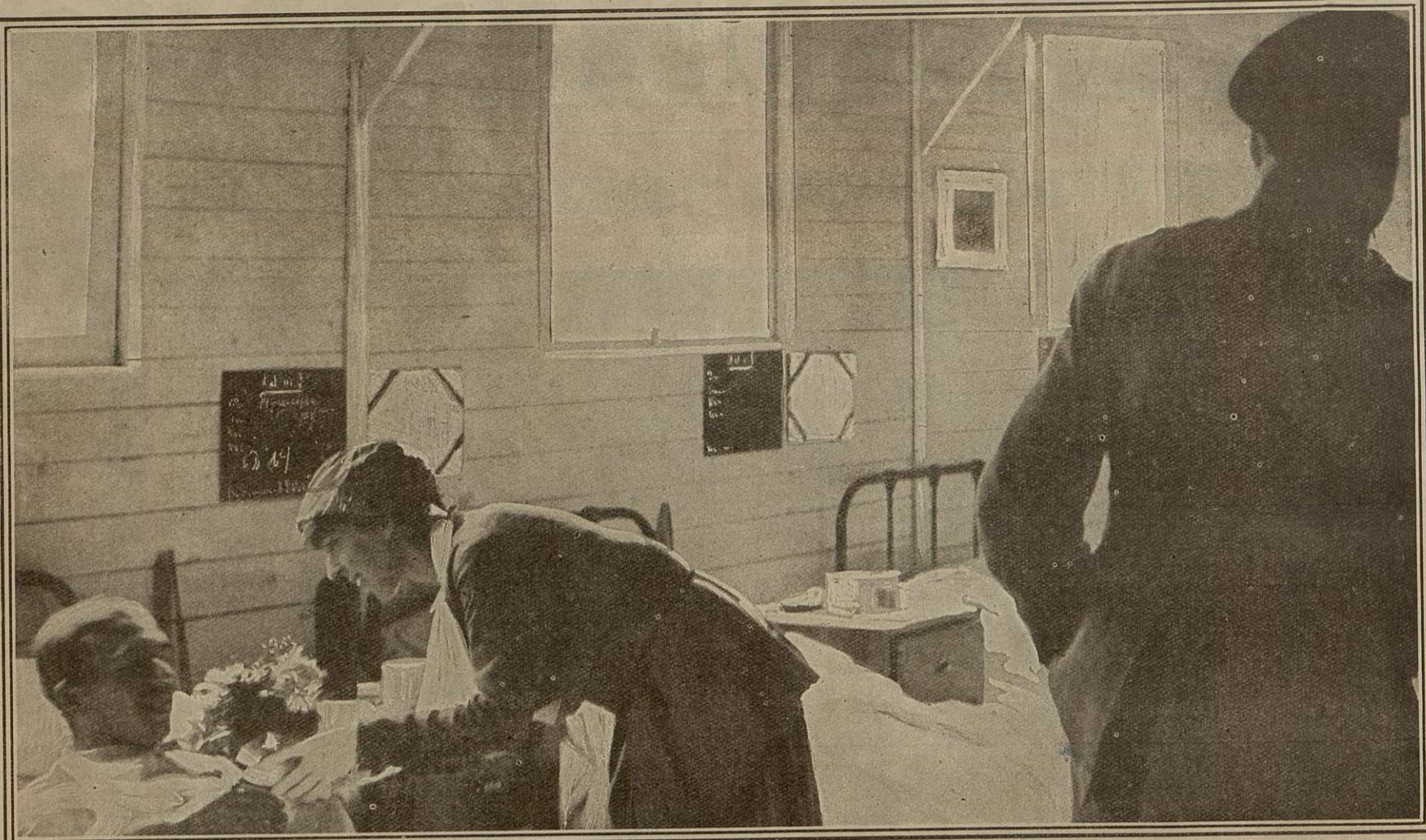
*G. Rawlinson*

COMMANDANT UNE ARMÉE ANGLAISE

Édité par  
**Le Matin**  
2, 4, 6  
boulevard Poissonnié  
PARIS

Abonnement pour l'Etranger

## LA FÊTE DU 14 JUILLET SUR LE FRONT



Par une touchante attention la reine Elisabeth de Belgique s'est rendue, le jour du 14 juillet, dans les hôpitaux belges où sont soignés des blessés français ; elle leur a apporté le réconfort de sa parole et le charme de son sourire. On la voit ici penchée sur le lit d'un blessé à qui elle fait présent de quelques douceurs. Nos soldats ont été extrêmement émus de cette visite.



Le commandant en chef de nos armées, le général Pétain, a passé la journée du 14 juillet au milieu des troupes. A la ...<sup>e</sup> armée, il a décoré le drapeau du 410<sup>e</sup> d'infanterie qui vient d'être cité à l'ordre de l'armée. Après la cérémonie, les habitants lui ont offert des fleurs. Cette photographie le représente recevant un bouquet des mains d'une petite fille ; à sa droite, se trouvent le général Humbert, commandant la ...<sup>e</sup> armée, et le général de Maud'huy : à sa gauche, le général Desvallières.

# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 12 au 19 Juillet



Le succès tout local que les Allemands ont remporté à l'embouchure de l'Yser n'a pas eu de lendemain ; l'ennemi s'est contenté de l'occupation de la rive droite du fleuve d'où il a des vues sur les lignes anglaises ; sa position n'est d'ailleurs pas « très confortable », comme disent nos alliés, car elle est soumise à un pilonnage violent des batteries britanniques dont l'intensité s'accroît de jour en jour. Les communiqués allemands l'ont signalé à diverses reprises, ajoutant qu'il s'étend de la mer du Nord jusqu'à la Lys.

Sur le front tenu par l'armée belge, les Allemands ont violemment bombardé les régions de Steenstraete, de Ramscappelle, de Pervyse, de Boesinghe ; il n'y a pas eu d'action d'infanterie.

Sur le front britannique, coups de main de part et d'autre ; le 12 juillet, ce sont les Allemands qui attaquent au sud de Lombaertzyde ; le 13, les Anglais font des prisonniers au sud d'Hulluch et au sud-est d'Ypres ; les Allemands, le même jour, tentent d'aborder les lignes britanniques à l'ouest de Quéant ; ils sont rejetés. Une tentative plus sérieuse a lieu dans la nuit du 13 au 14 juillet. Après une violente préparation d'artillerie, les Allemands attaquent les positions anglaises au sud de Lombaertzyde ; ils sont complètement repoussés à l'est d'Argicourt, à l'ouest de Warneton, à l'est d'Oosttaverne et au nord d'Ypres.

Puis, un calme relatif se produit ; le 16, les Anglais réalisent une légère avance au nord-est de Messines. Le lendemain nos alliés avancent encore au nord-ouest de Warneton, et, plus au sud, améliorent leurs positions de Monchy-le-Preux.

Pendant ce temps l'aviation britannique continue ses exploits : le 13 juillet, l'activité se poursuit sans interruption depuis l'aurore jusque dans la soirée ; la lutte, qui se termina entièrement en faveur de nos alliés, fut la plus dure que l'on ait vue depuis le début de la guerre ; les combats se livrèrent entre des formations comprenant jusqu'à trente appareils : quatorze avions furent abattus ; seize autres furent contraints d'atterrir désespérément ; un autre fut abattu par les canons spéciaux. Pendant ces combats, d'autres appareils britanniques prenaient des photographies des positions allemandes ou bombardait les aérodromes, dépôts et gares ennemis.

Le 17, neuf appareils allemands étaient abattus ou contraints d'atterrir. Le lendemain, quinze avions ennemis subissaient le même sort.

Sur notre front, la lutte a été particulièrement vive dans trois secteurs : dans l'Aisne sur le chemin des Dames, en Champagne dans le massif de Moronvilliers, enfin sur la rive gauche de la Meuse, à la fameuse cote 304.

Les journées du 12 et du 13 juillet furent marquées par de violentes luttes d'artillerie dans ces régions et par quelques coups de main sur les tranchées adverses.

Ce fut le 14 que la bataille se déclancha sur deux points. Les Allemands attaquèrent à l'ouest de Cerny-en-Laonnois, et nos troupes dans le massif de Moronvilliers.

A la suite d'un feu roulant qui dura plusieurs heures, les Allemands se lancèrent à l'assaut de nos positions ; la lutte dura toute la nuit avec des alternances d'avance et de recul. Malgré leurs gros effectifs et l'emploi intensif de lance-flammes, les assaillants furent rejetés de la tranchée de soutien où ils étaient parvenus et ne purent conserver que des éléments de tranchée de première ligne sur un front de 500 mètres environ.

Presque à la même heure notre attaque se déclanchait en Champagne, au nord du mont Haut et sur les pentes nord-est du mont Téton. Nous prévenions ainsi une offensive que les Allemands préparaient vers le plateau de Moronvilliers ; ils avaient amené là une artillerie formidable et massé trois divisions sur un front de 8 kilomètres. Ils avaient pu conserver deux positions qui leur donnaient des vues sur nos lignes, l'une sur les pentes occidentales du mont Haut, l'autre comprenant la croupe qui unit le mont Haut avec le mont Cornillet.

La préparation de notre artillerie dura quarante-huit heures. Le soir du 14 juillet notre attaque se déclancha et réussit à atteindre tous ses objectifs en quelques minutes ; nos soldats, faisant preuve d'un admirable entraînement, enlevaient les réseaux de tranchées puissamment organisées par l'ennemi. Les Boches, surpris par notre attaque foudroyante, essayèrent de réagir ; toute la nuit ils contreattaquèrent ; ils furent partout repoussés et nos positions intégralement maintenues. Nous avions fait 360 prisonniers dont 9 officiers.

Le lendemain, les Allemands revenaient à la charge avec des forces importantes. Nos troupes résistaient avec une ténacité et une énergie indomptables à un ennemi supérieur en nombre. Au mont Téton, les efforts de l'ennemi restaient sans succès ; les assaillants subissaient des pertes très lourdes et ne pouvaient entamer nos lignes. Au mont Haut, le combat durait toute la nuit ; l'ennemi, qui avait

réussi d'abord à reprendre une grande partie du terrain conquis, était refoulé par une série de brillantes contre-attaques de nos troupes. Les pertes allemandes étaient énormes ; sur trois vagues lancées à l'assaut de nos positions deux furent fauchées par nos feux ; la troisième réussit à pénétrer dans nos lignes ; elle fut anéantie et nos troupes rentrèrent en possession de leurs gains.

Le 16, nouvelles attaques ennemis au mont Téton ; elles sont repoussées ; le soir, les Allemands parviennent à reprendre pied sur certains points dans les éléments de tranchée que nous leur avions enlevés. La possession du mont Haut, qui atteint 257 mètres d'altitude, nous permet de dominer le chemin de Nauroy et toute la vallée au nord.

Le troisième combat de cette période s'est livré à la cote 304 et ce sont nos troupes qui en ont eu encore l'initiative.

Depuis l'affaire du 29 juin, où les Allemands avaient mordu sur nos positions, la lutte d'artillerie avait été violente sur la rive gauche de la Meuse.

Le 17 juillet, au matin, les troupes de la 2<sup>e</sup> armée, que commande le général Guillaumat, se lançaient, avec un entraînement irrésistible, à l'assaut des positions que les Allemands nous avaient prises à l'ouest de la cote 304, depuis la corne du bois d'Avocourt jusqu'au sud du bois Camard. L'irruption de nos troupes causa chez les Boches une panique indescriptible ; ils voulaient s'enfuir mais, arrêtés par nos tirs de barrage, la plupart furent exterminés. En quelques minutes, la première ligne ennemie était entre nos mains ; mais nos soldats ne s'arrêtent pas là ; poursuivant leur avantage, ils enlevaient la seconde ligne comprise entre le réduit d'Avocourt et le nord-ouest de la cote 304, au sud de la route de Chattancourt. Notre avance en profondeur atteignait 1 kilomètre. Nous avions fait 485 prisonniers dont 8 officiers ; le nombre des morts chez les Allemands était considérable.

L'ennemi n'a cessé de contre-attaquer ; il s'est heurté à une résistance indomptable.

Ce beau succès de nos troupes ruine les espérances que le kronprinz avait pu concevoir un moment après l'affaire du 29 juin ; il comptait enlever la cote 304, parvenir au village d'Esnes, menacer ainsi notre seconde ligne de défense de la rive gauche de la Meuse, tandis que nos positions de la rive droite auraient été

bombardées de flanc. Espoir évanoui.

Enfin, un autre point de notre front, calme depuis quelque temps, s'est réveillé le 18 juillet. Vers neuf heures du soir, les Allemands, après un bombardement intense, ont attaqué nos lignes au sud de Saint-Quentin, à l'est de Cauchy, sur le mamelon du moulin de Tousvents ; ils ont d'abord réussi à prendre pied dans notre tranchée de première ligne ; mais une contre-attaque, déclenchée par nous au lever du jour, les a rejetés des positions conquises.

Sur mer, la lutte continue tenace contre les sous-marins ; hydravions, destroyers, chalutiers font de leur mieux pour débarrasser les côtes de ces pirates. Les convois continuent d'arriver d'Amérique, amenant troupes, vivres et matériel.

Les Anglais ont surpris dans la mer du Nord un convoi allemand de douze vapeurs de commerce ; malgré les signaux, ces vapeurs s'étant dirigés vers la côte hollandaise, les patrouilleurs anglais en captureront quatre et en couleront six ; les deux autres, gravement avariés, se réfugieront dans un port hollandais.

La marine anglaise a perdu le dreadnought *Vanguard*, qui a sauté pendant qu'il était à l'ancre à la suite d'une explosion intérieure ; on compte 841 victimes.

Après une campagne violente et des incidents multiples, le chancelier de l'empire allemand, Bethmann-Hollweg, a donné sa démission. Il a été remplacé par le docteur Michaelis, imposé par la caste militaire.

### NOTRE COUVERTURE

#### LE GÉNÉRAL RAWLINSON

Aux débuts des hostilités, le général sir Henry Rawlinson, qui est âgé de cinquante-deux ans, aida lord Kitchener à recruter la première armée de cent mille hommes ; il vint en France à la tête d'une division ; quinze jours après il était nommé commandant du corps d'armée qui opéra l'habile retraite d'Anvers en 1914.

C'est le général Rawlinson qui prépara avec tant de succès l'offensive anglaise de la Somme en 1916 ; il commandait la ...<sup>e</sup> armée.

En récompense, il fut promu, au mois de janvier dernier, au grade de général à titre définitif.

Le général sir Henry Rawlinson a commandé l'Ecole de guerre et a été ainsi l'éducateur de beaucoup de jeunes généraux anglais.

# LES JEUNES RECRUES AU CAMP

Ayant la guerre, le départ des classes se faisait avec un enthousiasme bruyant. Des cris, des chansons, des rires. Les conscrits arboraient d'immenses cocardes de papier et de ruban, vident des verres d'un vin violet qui ne s'appelait pas encore pinard, et défilaient dans les gares quatre par quatre, portant à bout de bras des valises de simili-cuir ou des paquets robustement ficelés.

Le temps a changé tout cela, les choses et les âmes. Il y a peut-être moins de rires, moins de joyeuse extravagance, mais plus de résolution. L'enthousiasme passager est remplacé par une sombre et patriotique ardeur. J'ai vu partir, voici peu de temps, la classe 18. Dans les yeux de tous ces jeunes hommes, fiers d'être appelés à combattre, il n'y avait pas cette lueur insouciante de jadis, mais une flamme obstinée — amour pour ce qu'ils vont défendre, haine contre ceux qu'ils vont combattre. Leurs esprits adolescents sont devenus précocelement graves avec la guerre. Ils ont une admirable énergie, une patience inlassable à l'âge où les précédentes générations ne songeaient qu'au plaisir ou aux fugitives émotions sentimentales.

J'ai parlé, pour ceux d'avant-guerre, d'enthousiasme passager. C'est qu'ils n'avaient devant leurs yeux que la monotonie perspective de deux ou trois ans de caserne, d'exercices maintes fois répétés, de fatigues sans but immédiat, c'est qu'ils allaient vivre d'une vie chaque jour plus fade, c'est qu'ils allaient connaître les mille petites misères rebutantes du métier de soldat, sans avoir en retour la gloire et la joie de vaincre. Ainsi, toutes proportions gardées, l'entraînement pour un sport devient facilement écoeurant si l'on ne pratique jamais ce sport.

Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est, le mieux et le plus rapidement possible, se battre. Le long et ennuyeux séjour à la caserne est supprimé. Supprimée également cette minutie de l'exercice qui peut se traduire par la phrase-type si souvent répétée :

— Le petit doigt sur la couture du pantalon !

Le régiment reçoit des jeunes gens — la plupart, il est vrai, ayant fait de la préparation militaire, sachant tenir un fusil et sachant obéir. En quelques mois, il doit les avoir transformés en soldats robustes, souples, courageux sans irréflexion, rompus à toutes les ruses nécessaires et prêts à affronter les pires dangers.

Evidemment, les méthodes ne sont plus les mêmes. Elles ont changé avec le résultat à atteindre. Le fameux adjudant qui donna tant de sujets aux humoristes, promoteur de fréquentes et terribles « revues de détail », apôtre du maniement d'armes savamment décomposé, chercheur de nouveaux modes d'astiquage, demeurerait pétrifié d'étonnement s'il assistait maintenant à l'instruction des recrues de la classe 1918.

Une fois qu'il est équipé, une fois qu'il sait faire tenir tout ce qu'il possède dans l'étroit « as de carreau », rouler sa couverture, mettre le fusil sur l'épaule en trois temps, le « bleu » quitte la caserne pour le camp.

Il ne faudrait pas croire que le camp actuel est semblable à celui qui existait il y a plusieurs années, par exemple à Châlons. Là, ce n'était qu'une réunion de tentes, où les régiments ne passaient que peu de jours. Aujourd'hui, le camp est fait de grands baraquements, toujours plus aérés, souvent plus confortables que les casernes.

Le camp le plus intéressant qu'il m'a été donné de voir est celui du Valdahon, dans le Doubs, non loin de Besançon. Il est situé sur un vaste plateau, à 800 mètres d'altitude, et entouré de bois et de plaines.

Le camp du Valdahon peut contenir cinq à six mille hommes de toutes armes : infanterie, cavalerie, artillerie. Des écuries importantes y sont adjointes.

Ses baraquements, construits en briques, percés de hautes et larges fenêtres, comportent deux étages, divisés en chambres. Au centre du camp, un mess a été édifié pour les officiers. Ceux-ci logent dans plusieurs pavillons situés aux abords immédiats du mess. Enfin,

le camp est complété par trois infirmeries et un grand pavillon où sont installés des systèmes perfectionnés de douches chaudes.

L'hygiène la plus absolue règne dans ce camp. Et c'est aisément grâce à la ventilation intense qui s'y produit. Nulle épidémie ne peut se déclarer, les malades contagieux étant soigneusement isolés. Et il n'y a pas à redouter non plus la contagion de maladies comme la tuberculose, puisque l'atmosphère est constamment renouvelée.

On évite, par ce système de baraquements largement espacés, l'entassement des recrues, qui serait néfaste à leur santé. La place n'étant pas mesurée, les chambres ne contiennent qu'un petit nombre de lits. Les paillasses sont remplacées par des matelas de crin, les sacs de couchage par des draps. Et les baraquements

comportent, à chacune de leurs extrémités, deux lavabos pourvus d'une quarantaine de robinets.

Les cuisines sont bâties derrière le camp, selon les données les plus simples et les plus pratiques. À l'heure de la soupe, les hommes de corvée viennent y chercher les plats. Ceux-ci sont lavés à l'eau bouillante.

Le soldat se trouve donc, dans un camp comme celui du Valdahon, dans les meilleures conditions d'hygiène et de confort.

Il n'y fait pas, ou très peu, ce qu'on nommait avant la guerre l'« exercice ». Dès qu'il est suffisamment rompu aux efforts physiques, c'est-à-dire au bout de très peu de temps, il est initié au « service en campagne ».

Le « service en campagne », c'est l'image de la guerre. Mais il a été modifié — il l'est souvent encore — et chaque nouvelle forme de combat, chaque nouvelle bataille ajoute quelque chose à la théorie et surtout à la pratique du service en campagne.

Naguère, c'était purement une réduction pour « bleus » de la guerre de mouvement. Ça l'est encore aujourd'hui, au début. Il s'agit alors de marche à l'ennemi, d'orientation, de surprises... On met deux compagnies aux prises et c'est à celle qui saura le mieux se défaire, pour mettre ensuite la compagnie ennemie en déroute par une apparition inopinée. Eclaireurs, reconnaissances, patrouilles, etc. On distribue des cartouches à blanc ; il y a des charges à la baïonnette. Le jeune soldat aime cela, parce que ça ressemble aux jeux qui le passionnaient, il n'y a pas bien longtemps, parce qu'il y a de la ruse, du bruit, une émotion de chasseur en quête de gibier, de Peau-Rouge sur la trace d'un ennemi.

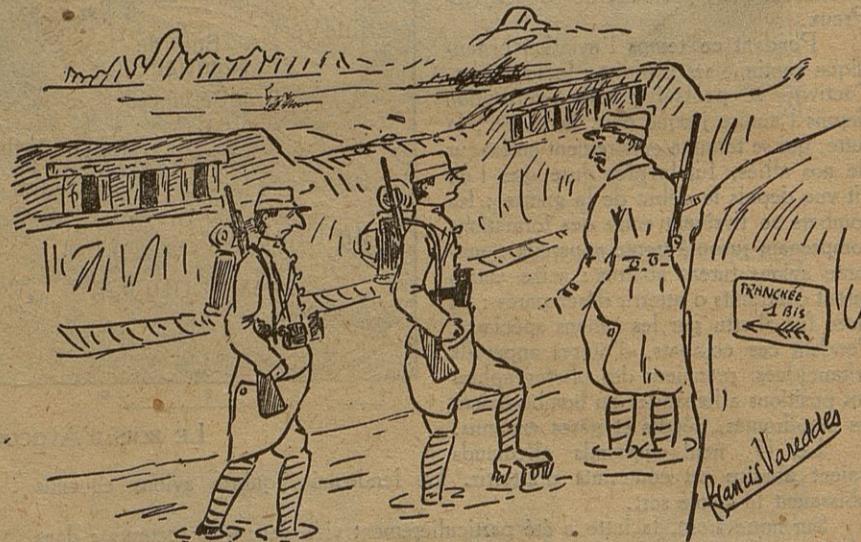
Mais il faut surtout préparer les bleus à la guerre de tranchées. On les divise en vagues, on leur assigne les emplois indiqués par le nouveau règlement : grenadiers, bombardiers, voltigeurs, etc. On les lance à l'assaut d'une tranchée imaginaire. Il faut, pour une attaque — une vraie — de la précision, et pas la moindre cohue, pas le moindre flottement. Aussi leur fait-on répéter maintes fois cet exercice, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la quasi-perfection.

On pousse la préparation même jusqu'à leur faire creuser un véritable système de tranchées : première ligne, seconde ligne, boyaux de relève et d'évacuation, abris bâti dans les règles, parallèles de départ. Ils y prennent position comme ils le feront au front. Ils vont au poste d'écoute, sont guetteurs, courreurs, patrouilleurs.

A ce camp du Valdahon, dont j'ai parlé plus haut, j'ai vu un remarquable système de tranchées, très habilement exécuté. On peut y faire jusqu'à des tirs sur



Le conscrit de 1913 n'avait devant lui qu'une perspective sans gloire.



AU CAMP D'INSTRUCTION. — LES TRANCHEES.

L'instructeur (retour du front). — Hein ! mes p'tits gars, si c'est bien imité ! Y a jusqu'à de la boue comme dans les vrates.

des cibles simulants les créneaux d'une tranchée adverse. On peut y apprendre aux jeunes soldats à assurer des relèves rapides et silencieuses, à se replier en ordre parfait, à organiser soigneusement une tranchée soi-disant conquise.

A côté de l'instruction générale, il y a ce qu'on pourrait appeler les « enseignements spéciaux ». On choisit, parmi les jeunes soldats qui ont les aptitudes nécessaires, ceux qui seront signaleurs, téléphonistes, éclaireurs, mitrailleurs, etc. On les éduque à part, aussi longtemps qu'il le faut, en insistant sur la pratique, qui est, comme on pense, l'essentiel.

Des équipes spéciales sont composées, qui fonctionnent au cours des marches-maneuvres ou des exercices de service en campagne.

De tous ces enseignements spéciaux, celui des mitrailleurs est le plus délicat. La « mitraille », pour les bleus, c'est un poste de confiance. Ce sont les mitrailleurs qui arrêteront, au front, les attaques ennemis, ou qui décideront du sort des nôtres par leur plus ou moins grande célérité, leur esprit d'initiative plus ou moins vif.

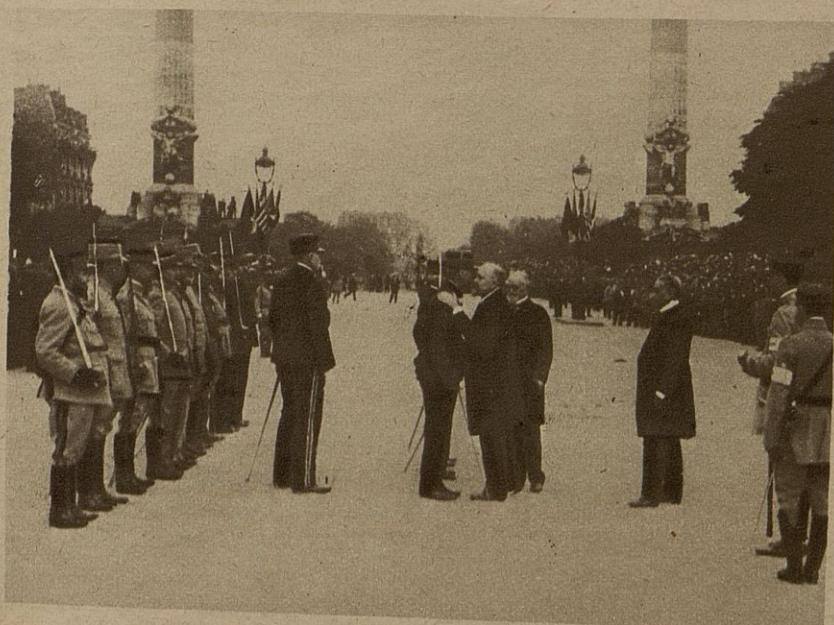
Enfin, une mesure heureuse, dans les camps d'instruction, est celle qui multiplie les visites des médecins-majors. Jadis on examinait seulement ceux des soldats qui se faisaient porter malades. Maintenant tous sont soumis à des visites périodiques et scrupuleuses. On obtient ainsi une filtration fort nécessaire, qui permet de ne pas envoyer au front des malades qui s'ignorent, ou des prédisposés à la maladie. Si l'on avait toujours fait ainsi, combien de cardiaques, de gastralgiques ou de tuberculeux n'auraient pas vu leur état empirer gravement à la suite des fatigues du front ! Que d'hôpitaux auraient été désencombrés, et que de frais de tous genres l'Etat se serait épargnés !

Aujourd'hui, la mesure prise donnera les meilleurs résultats pour cette classe 18, qui ne verra sans doute le feu qu'à l'heure de la victoire.



Le conscrit de 1917 prévoit une besogne moins fade.

## LA REVUE DU 14 JUILLET A PARIS



M. Poincaré remet le grand cordon de la Légion d'honneur aux généraux Franchet d'Esperey, Percin et Muteau.



Pendant que le président de la République passe la revue les drapeaux sont massés devant les troupes.



Les bataillons massés dans le fond du cours de Vincennes s'ébranlent aux accents des musiques militaires.



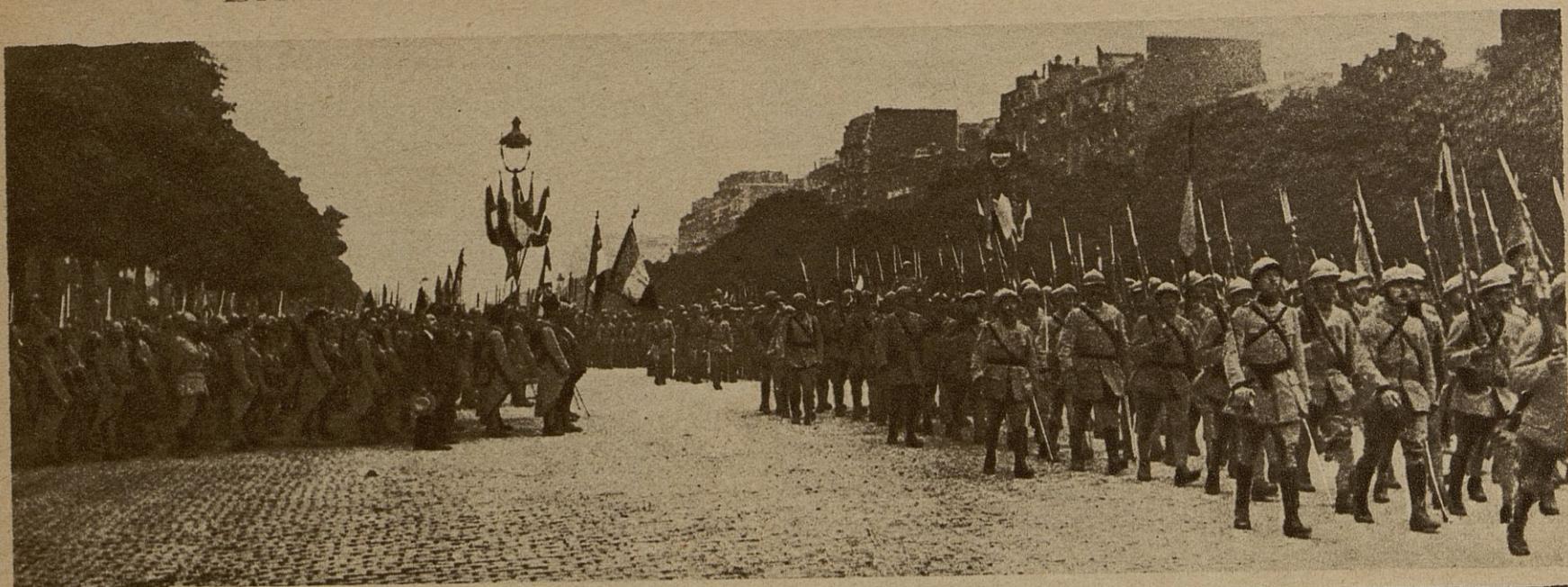
LES FUSILIERS MARINS ET LEUR DRAPEAU

Cette année, la revue du 14 juillet a été un spectacle grandiose, émouvant et de grand réconfort; Paris a salué l'armée de la France, l'armée qui se bat depuis trois ans contre le féroce envahisseur. Frémisante de foi patriotique, la population parisienne a eu sous ses yeux les représentants les plus glorieux de ceux qui ont vaincu à la Marne, à l'Yser, à Verdun, sur la Somme et sur l'Aisne.

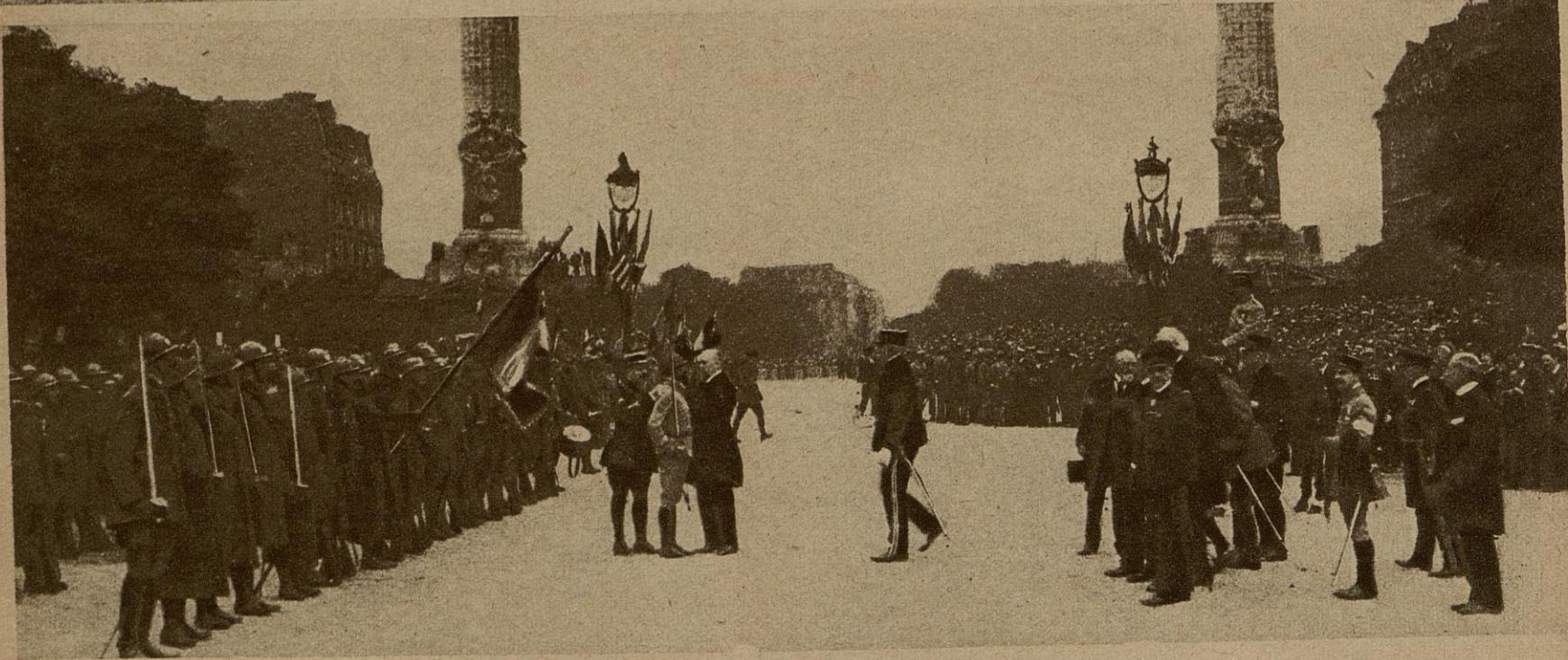


LE DÉFILÉ DE LA SECTION DES SÉNÉGALAIS

## LA JOURNÉE DES DRAPEAUX GLORIEUX



LE DRAPEAU DES CHASSEURS A PIED



Le 14 juillet fut à Paris la fête des drapeaux. Pendant qu'aux fenêtres et aux balcons flottaient les drapeaux des nations alliées, les plus glorieux drapeaux de notre armée, ceux qui ont été décorés de la Croix de guerre ou de la Légion d'honneur, étaient fêtés par la foule. Nos photographies représentent : en haut, le défilé, cours de Vincennes ; en bas, M. Poincaré venant de décorer le drapeau de la légion étrangère. De chaque côté du médaillon : à gauche, le drapeau de la légion ; à droite, le drapeau du 4<sup>e</sup> zouaves.

## PARIS ACCLAME LE DÉFILÉ DE NOS HÉROS



Un peuple immense, électrisé par le spectacle admirable de nos soldats défilant sous les plis des drapeaux déchiquetés par la mitraille, acclama, couvert de fleurs les bataillons de gloire. Nous donnons ici un coin de la place du Trône ; la foule a envahi les pavillons de la Ville, se juchant sur les toits et sur les frontons. Dans les médaillons : en haut, les coloniaux saluent les blessés à qui des places avaient été réservées ; en bas, un officier de zouaves, reconnaissant un camarade, vient lui serrer la main.

# AUTOUR DE NIEUPORT LA LUTTE D'ARTILLERIE A PRIS UNE VIOLENCE EXTRÊME



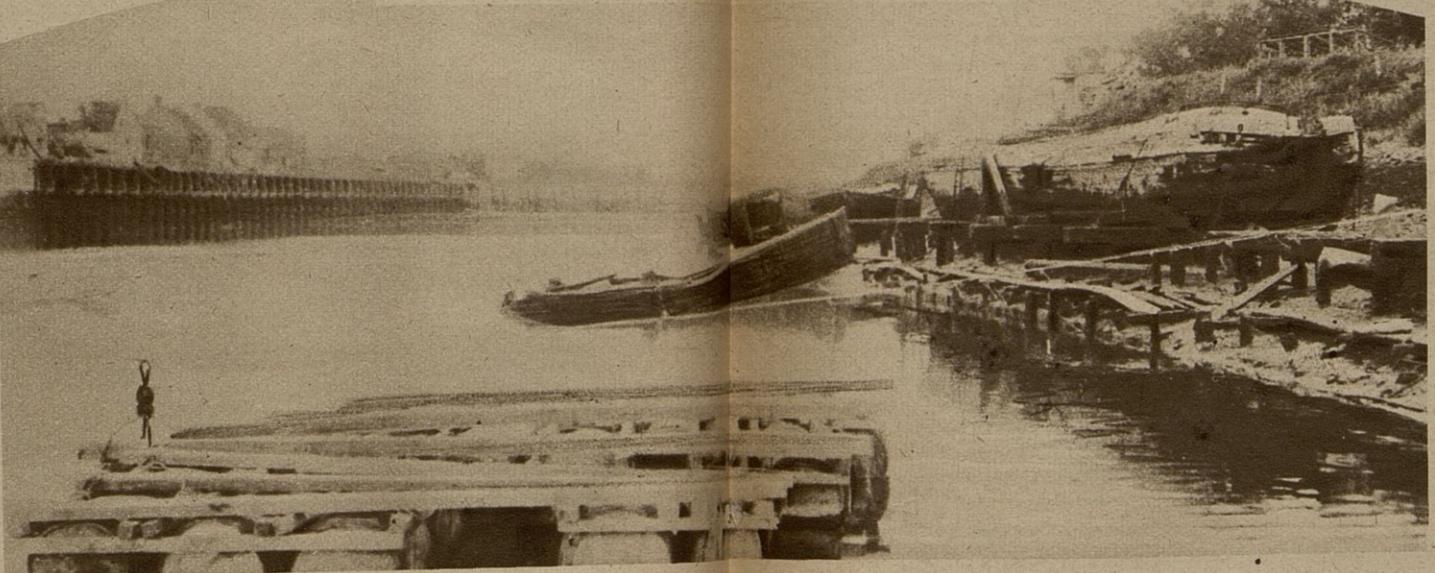
DES HALLES ET DE L'ÉGLISE DE NIEUPORT IL NE RESTE PLUS QUE CES RUINES.



UN COIN DE NIEUPORT : AU FOND LES POSITIONS ALLEMANDES VERS LOMBAERTZYDE.



UN OFFICIER BELGE SURVEILLE LES LIGNES ENNEMIES.



L'YSER DANS LA TRAVERSÉE DE NIEUPORT. — AUSSUS, UN SOLDAT BELGE ASSIS DANS LES RUINES.



DES SOLDATS DU GÉNIE DE L'ARMÉE BELGE TRAVAILLENT À UNE PASSERELLE SUR L'YSER.

Depuis que les Anglais ont relevé nos troupes dans le secteur de la mer du Nord, l'activité de l'artillerie est devenue chaque jour plus intense. La ville de Nieuport, dont nous donnons ici quelques vues, paraît devoir être le centre d'une action appelée à prendre une grande envergure.



OBSERVATOIRE D'ARTILLERIE DÉCHIQUETÉ PAR LES OBUS.

# LES OBUS ALLEMANDS PLEUVENT TOUJOURS SUR REIMS



Chaque jour l'*« Eclaireur de l'Est »* nous donne le compte des obus qui tombent sur Reims : quinze cents en moyenne ; car le vaillant journal est resté à son poste malgré le bombardement. Nous donnons ici trois photographies des ateliers et de l'imprimerie de l'*« Eclaireur de l'Est »* ; dans celle du milieu on voit : à gauche, M. Paul Dramas, le rédacteur en chef, à qui M. Poincaré a remis récemment la croix de chevalier de la Légion d'honneur ; à côté de lui sont ses trois ouvriers typographes : MM. Courtois, Gerrer et Stander. Les autres photographies représentent des ruines, encore de nouvelles ruines.

# LES CAMPAGNES DE JEAN LE BLANC

PAR MARC ELDER

## III LA PATROUILLE

Pendant un mois, le *Barbarin* battit son secteur sans incident. La mer bretonne, sur laquelle s'attardait un hiver de brume et de pluie, était désespérée. Les houles vert bouteille, sans transparence, aux versants luisants comme une patinoire, se poussaient indéfiniment d'un horizon à l'autre. Parfois leurs fossés se creusaient, leur crête s'embrasait de flammèches blanches. Un grand vent sortait du sud et enflait en montagnes la face de l'océan. Il fallait tenir à la cape, tous panneaux fermés, et submergé jusqu'à la passerelle.

Un chalutier, c'est quarante ou cinquante mètres de pont, pas davantage, et six pieds de franc-bord sur les côtés. L'eau le cerne étroitement, partout à portée de la main et prête à embarquer au moindre ressac. A peine échappé au sommeil des ports, il est la proie des vagues dévorantes. La mer le tient, le culbute, le roulle. Il n'a de répit ni jour, ni nuit. La salure ronge ses toiles, l'effort oppresse sa machine et, lentement, toute une végétation animale entrave ses flancs pour l'enliser.

Le capitaine Mocque, commandant du *Barbarin*, écumait en temps ordinaire les côtes du Portugal, le printemps excepté, qu'il passait en Islande à draguer la morue. Vieux routier, sauri et noué de rhumatismes, tout son savoir tenait dans l'expérience et le flair. Il prétendait qu'il avait son baromètre dans les reins et se vantait de naviguer à la couleur de l'eau. Quelquefois, par désœuvrement, il tentait un calcul d'estime. Jamais il n'avait pris une hauteur de soleil.

Il plut tout de suite à Jean Le Blanc, parce qu'il était rude, simple et jurait ferme. D'ailleurs, il n'avait pas transmis au chef de division la punition infligée au matelot retardataire. A bord, le Breton était irréprochable. Mocque disait de lui :

— Encore un qui ne connaît pas la valeur de sa peau !

On naviguait à petite vitesse, en lourvant du nord au sud et du sud au nord. Dans les brèves relâches, où le *Barbarin* faisait son plein de combustible et de vivres, les hommes n'avaient même pas le droit de descendre à terre. La veille, dans les houles hypocrites, était ininterrompue.

Jean Le Blanc se trouvait heureux parce que l'ordinaire était gras. La pomme de terre alternait avec le layot, le lard variait le singe. Jamais il n'avait mangé tant de viande et la force rouge s'accumulait dans ses artères. Il fournait des pipes, supputait machinalement le temps à venir et révassait, accoudé à la lice, l'œil à demi chaviré par l'éblouissement monotone des vagues, en sifflotant les chansons du pays qui traînent en mineur.

Quand les mécaniciens, montés sur le pont, demandaient :

— Où est-on ?

Il répondait placidement :

— A la mer, pardis !

Et ce n'était pas une plaisanterie, car il n'avait nul besoin d'en savoir davantage. Le maigre navire lui semblait un domaine suffisant dans l'infini du désert glauque.

Le soir, dans le poste avant, sous l'électricité crue qui accentuait les ténèbres sordides des couchettes, Jean se rapprochait de Jézéquel. C'était le seul pays embarqué avec lui, et il l'appelait maintenant : « mon vieux François ». Côte à côte, sur le banc ciré, ils suivaient du torse le roulis qui déplaçait lentement le plafond sur leur tête. Les chaînes ferraillaient dans leur puits, au milieu du rouf. L'eau barbotait le long des cloisons avec des gargouillis fluides et doux où l'on sentait crever des bulles.

Jean dominait de sa carrure épaisse la maigre trempée de François. Ils parlaient peu mais puissaient leur tabac dans le même cornet crasseux et, tour à tour, se passaient une boîte cachée dont ils extrayaient avec effort une allumette. Le pantalon servait de trottoir, à

défaut des parois trop suintantes. On entendait le clapement des premières bouffées. L'acréte des pipes s'ajoutait aux tièdeuses huileuses et saumâtres du poste.

— Ah ! mon vieux François !...  
Sacré Jean !...

Jean tirait un jeu de cartes poisseux et faisait couper François. L'écarté s'engageait sur le fond d'un béret, en guise de table. Et, avant d'abattre une maîtresse carte, ils se regardaient dans les yeux, riaient à dents déployées, puérilement joyeux de l'aubaine :

— Le roi ! atout ! ratatout !  
— Coquin de veinard !

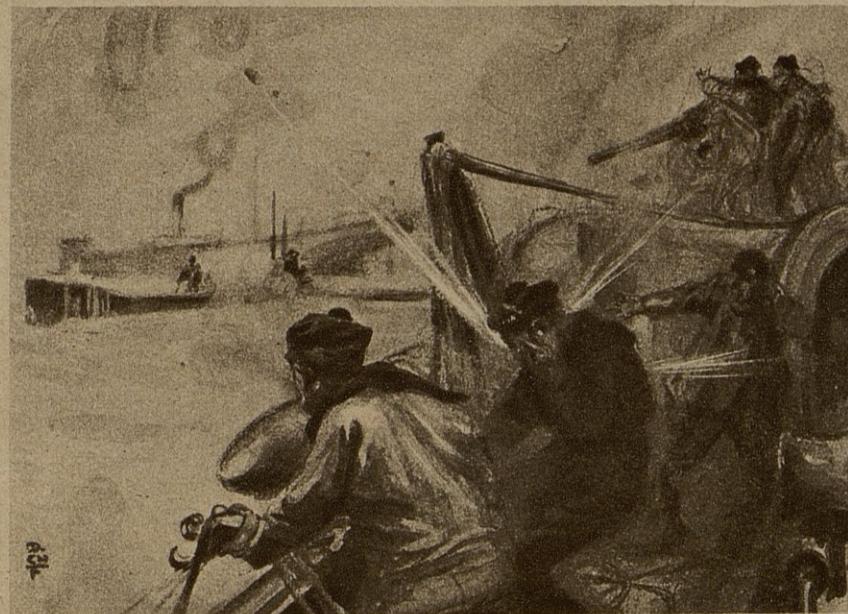
Dans le jour on croisait de nombreux navires : charbonniers noirs et ras l'eau, cargos carrés, transports de la Compagnie Transatlantique dont les cheminées, droites et rouges, sont comme des tours. Les neutres, craintifs de la torpille allemande, portaient leurs couleurs peintes sur la coque. On voyait souvent, sur le gaillard d'arrière d'un Anglais, la volée d'un petit canon pointer par-dessus les fargues.

Le capitaine Mocque avait la manie de rallier tout ce qu'il apercevait : voilure, fumée, épave. Le pavillon tricolore ou l'Union Jack ne lui donnait pas plus d'indulgence. Volontiers il grognait quand des couleurs amies s'employaient à son ordre :

— Hé ! l'habit ne fait pas le moine !

Puis signalant à la machine, d'un coup de timbre, d'accélérer, il jetait un ordre à l'homme de barre, et je *Barbarin* fonçait sur le passant.

L'équipage aimait voir, sur la passerelle, son gros dos ramassé de félin et la plissure de sa face autour des yeux tendus. Jean Le Blanc estimait sa rude défiance,



sa crânerie. Le capitaine était devenu pour lui le maître savant, profond, qui organise la protection et la victoire. Il lui obéissait en croyant, et le jugement qu'il portait sur lui contenait, dans sa brièveté, toute son admiration et sa foi.

— C'est un malin, l'commandant !

Cependant, en dépit des randonnées, le *Barbarin* ne rencontrait pas d'ennemis. Parfois, un sans-fil appelaient au secours ou indiquaient une piste, mais on arrivait toujours trop tard. Les grands contre-torpilleurs, filant gaillardement leurs cinquante kilomètres, avaient déjà fait la besogne quand apparaissait le chalutier poussif, emballé à douze nœuds. Le capitaine enrageait et, peu à peu, l'inaction pesait à Jean.

Mais un jour, la vigie du nid de corbeau signala un vapeur stoppé à quelques milles au vent. C'était un des premiers beaux soirs de l'année, où les crépuscules se font roses. La mer était calme et tout imprégnée d'une lumière mouvante, qui semblait moins un reflet que le rayonnement d'un foyer intérieur. La silhouette tassée du cargo se découpaient crûment, en profil noir, sur l'horizon.

Adossé à la chambre de veille, le capitaine Mocque l'observait à la jumelle. Le *Barbarin* naviguait doucement et de manière à passer sur l'arrière du navire en panne. A mesure qu'il se rapprochait, on distinguait les détails : deux bandes jaunes à la cheminée et l'éclat de l'habitat du compas, luisant comme un casque. Au reste, on ne voyait nul mouvement à bord.

A la grande surprise de l'équipage, le capitaine ne fit point forcer de vitesse ni changer la route. Seulement, se penchant soudain vers le pont, il dit d'une voix ferme :

— Les enfants, ça sent mauvais ! Tout le monde à son poste et qu'on ouvre l'œil.

Jean, qui servait aux munitions, s'affala dans la cale à poisson où l'on rangeait les obus. Les canonniers armèrent leurs pièces. Un signal réclama la nationalité de l'inconnu.

Aussitôt, il envoya le pavillon norvégien, rouge croisé de bleu, et une légère vapeur couronna sa cheminée. Il présentait toujours le flanc, qui paraissait noir, à cause de l'éclairage à contre-jour. Le capitaine Mocque fit passer des ordres à ses hommes. On entendit nettement le timbre de commandement sonner dans la chaufferie. Un bouillonnement s'envola sous la voûte du chalutier, qui prit de la vitesse. On était à cinq cents mètres du neutre.

Par deux fois, Jean Le Blanc leva la tête hors du panneau et siffla Jézéquel, qui se tenait accroupi sur le pont, derrière les fargues.

— Après qui qu'il en a ? demanda-t-il.

Car il ne comprenait rien à la manœuvre du *Barbarin* et ne voyait pas d'ennemi.

Mais soudain, au moment où l'avant du chalutier allait déborder le couronnement du cargo, une brève détonation retentit. En même temps, le Norvégien démarrait. Le fuseau gris d'un sous-marin apparut, avec son kiosque en trapèze, près duquel des hommes à genoux pointaient un canon rapide.

— Hardi les gars ! criait Mocque, et f...moi cette balle au fond !

Nos canonniers répondirent et les tôles du *Barbarin* vibrèrent aux coups. Sans souci du danger, l'équipage entier était debout, roide et nerveux, tout tendu vers l'adversaire. Silencieux mais rageurs, les servants des pièces manœuvraient mécaniquement et les autres regardaient, de leur poste, avec des yeux de criminel. Chaque obus qui portait à la mer, en soulevant une gerbe d'eau, crispait les visages. Tout à coup, deux hommes s'affaissèrent sur le pont du sous-marin et glissèrent à l'eau comme des guenilles.

Dans la cale, Jean perçut les clamures joyeuses des camarades et, sans en connaître la cause, il cria d'enthousiasme à son tour. Au même instant, un corps tournoyant fit une ombre au-dessus de sa tête puis s'abattit sur le panneau. Il eut à peine le temps de se garer. Un choc mou, un craquement lui remplirent les oreilles. A ses pieds, sur le plancher spongieux, dans une mare de sang qui s'élargissait, il reconnut le visage osseux de Jézéquel. Malgré l'émotion, son cri d'amitié lui monta aux lèvres :

— Mon vieux François !

Mais il ne se baissa pas pour relever la loque convulsive : il fallait servir hâtivement les obus, qu'une chaîne de mains passait aux pièces.

Le sous-marin fuyait maintenant, cap au nord, à quarante-cinq degrés de la route du *Barbarin*. Dans l'ombre du soir on voyait deux bourelts d'écume blanche lui manger le pont et les hommes s'affaïer autour du capot. Le capitaine Mocque exhalait un lourd juron et, bousculant le timonier, il empoigna la barre à pleins bras pour virer son navire. Les drosses du gouvernail gémissaient sur leurs galets. Le chalutier abattit brusquement à droite, en donnant une forte bande à tribord. La mer, dans le remous de l'évitage, s'aplatis en rond, comme un miroir.

La poursuite fut brève. L'Allemand avait fermé ses panneaux et se laissait couler. Cependant, le *Barbarin* gagnait de vitesse, tirant toujours de sa pièce de chasse, dont les obus détachaient du flot des jets lumineux. L'écume, maintenant, submergeait le kiosque du sous-marin. Un moment, on vit encore les rambardes qui striaient l'eau. Le *Barbarin* entraînait dans le sillage ennemi.

Le capitaine gouvernait droit sur le corsaire. Dans la chaufferie, les hommes enfournaient la houille à grands coups de pelle et la machine haletait, les bielles chaudes, les pistons en sueur. Le canon s'était tu. On n'entendait qu'un grondement sourd, au cœur surmené du navire. L'équipage était penché par-dessus les lices, le visage sur la mer. Un pâle tourbillon indiquait la place où l'Allemand venait de disparaître. L'étrave du *Barbarin* le trancha net. Toute respiration suspendue, le navire entier écoutait. Il n'y eut pas un choc.

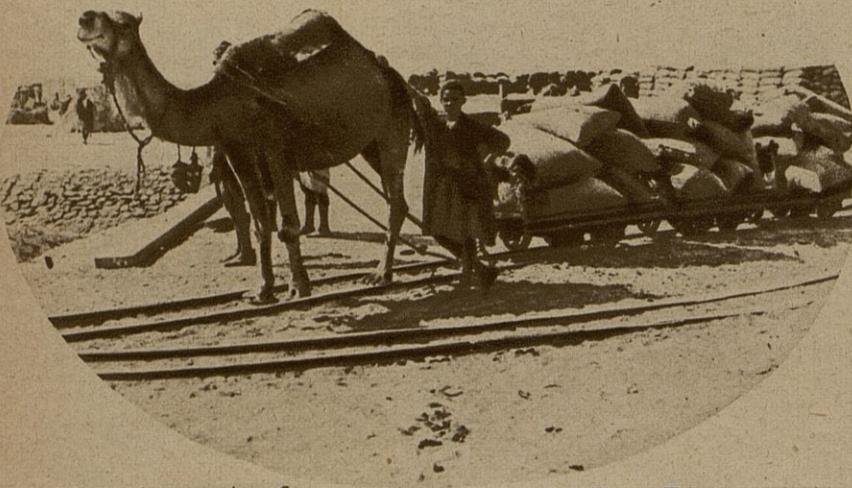
Le capitaine Mocque pesa de nouveau sur la barre et, virant de bord, il dit :

— Au compère, maintenant !

Le Norvégien se laissa amariner sans résistance. Le vent humide du crépuscule cendré rabattait sur la mer l'acréte fumée du chalutier. Un projecteur fulgura sur la passerelle. Jean remarqua un empêti noirâtre collé à ses paumes. C'était le sang du pays qui agonisait sous ses pieds, dans la cale.

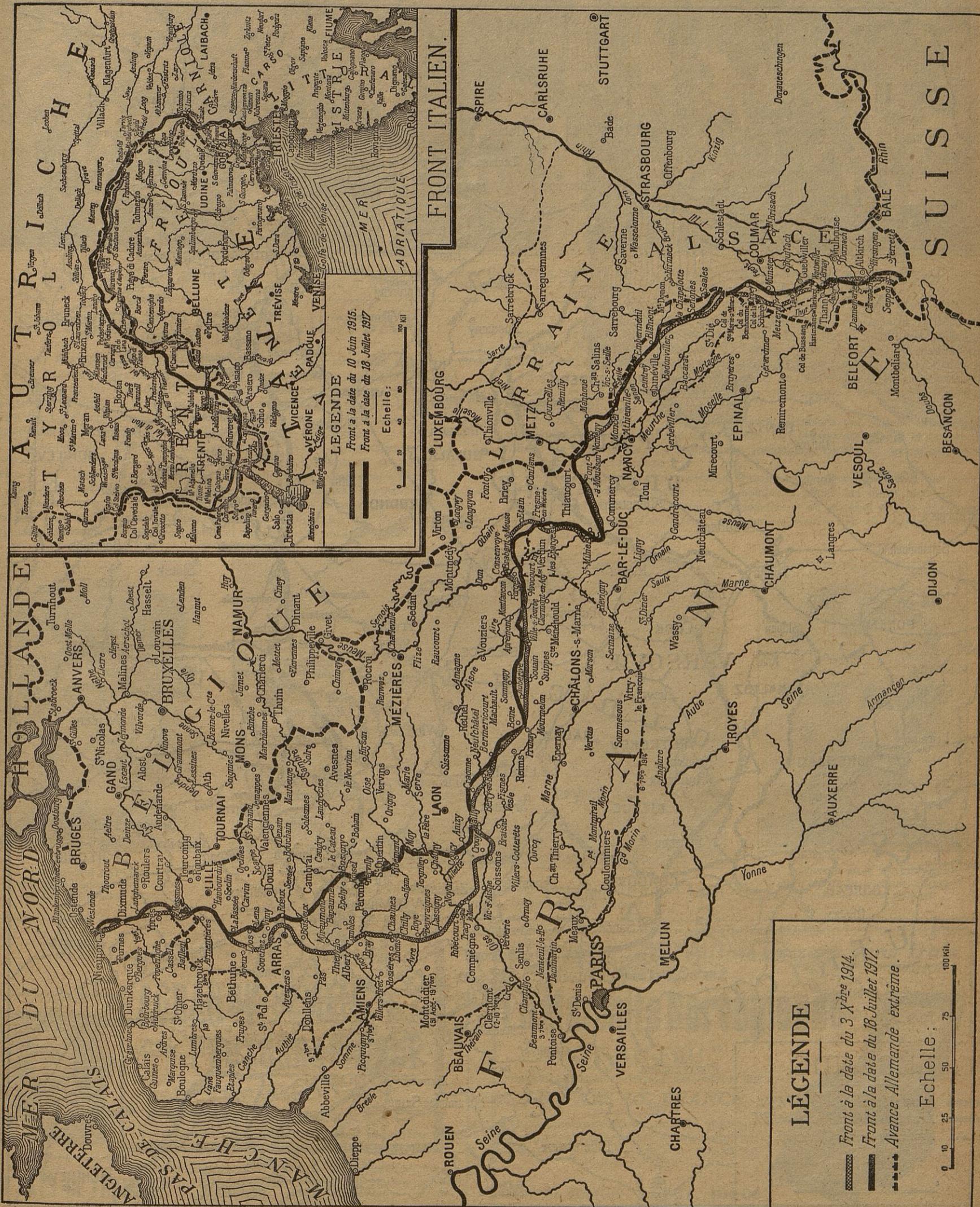
(A suivre.)

## LA FRANCE RAVITAILLÉE PAR LA TUNISIE



La Tunisie ne nous a pas seulement fourni de grandes quantités de blé ; elle nous envoie aussi des moutons et des bœufs ; dans la photographie du haut de la page on voit des troupeaux de moutons parqués sur le pont du bâtiment qui va les transporter en France. En bas, ce sont des bœufs que l'on embarque ; à gauche, on les hisse à bord au moyen d'un plan incliné ; à droite, suspendus par les cornes à la grue de chargement, ils sont descendus dans le bateau. Ces navires, ainsi chargés d'un précieux ravitaillement, traversent la Méditerranée, se gardant des fâcheuses rencontres avec les sous-marins.

## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

## LE 14 JUILLET DANS LES RÉGIONS LIBÉRÉES



A l'occasion du 14 juillet, deux ministres, MM. René Viviani et Léon Bourgeois, se sont rendus dans les régions reconquises. On voit ici M. Viviani prononçant un discours à Noyon ; la foule composée d'habitants et de soldats lui fit une ovation.

## SUR LE FRONT ORIENTAL

**FRONT RUSSE.** — Les Russes n'ont pu se maintenir longtemps à Kalusz ; en effet, leur aile gauche avait rencontré une résistance opiniâtre au pied des Carpathes où les Austro-Allemands avaient concentré des troupes fraîches ; ils se trouvaient donc en flèche dans le bas-fond où s'élève la ville de Kalusz. Devant des forces supérieures, le général Korniloff se vit obligé de donner l'ordre d'abandonner Kalusz et de repasser sur la rive droite de la Lomnitzia.

Ceci se passait le 16 juillet ; le même jour, les Austro-Allemands, en colonnes épaisse, attaquaient la gare de Berloguianka et s'emparaient du village de Novitza ; les Russes amenaient des réserves fraîches et délogeaient l'ennemi.

Le 17, au sud de Kalusz, près de ce village de Novitza, l'ennemi revenait à l'attaque et, après une violente préparation d'artillerie, réussissait à s'emparer d'une des hauteurs. Ce succès fut éphémère, car nos alliés, par une contre-attaque énergique, repoussaient les Austro-Boches et reprenaient la position perdue.

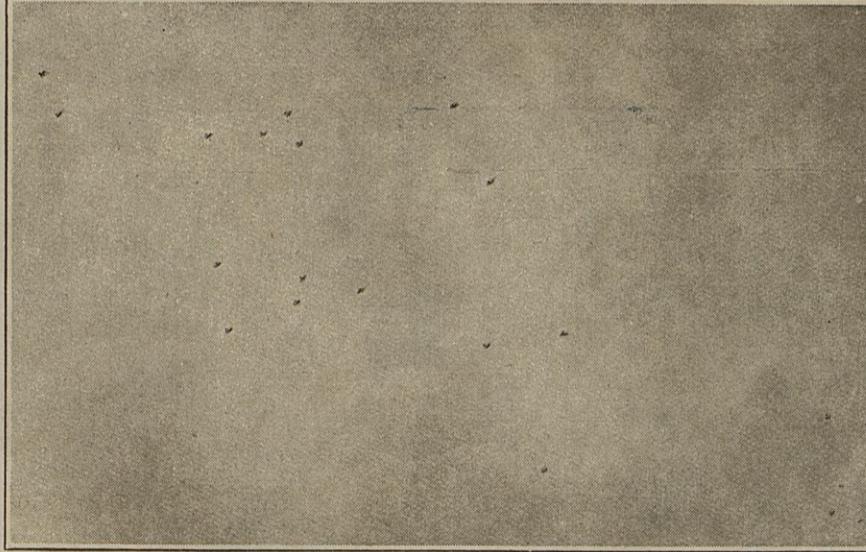
Il est cependant intéressant de faire le décompte des prisonniers et du butin capturés depuis le début de l'offensive russe. Du 1<sup>er</sup> au 13 juillet, nos alliés ont pris 834 officiers, 35.809 soldats, 93 canons lourds et légers, 28 mortiers de tranchée, 403 mitrailleuses, 44 lance-mines, 45 lance-bombes, 3 lance-flammes, 2 aéroplanes et une grande quantité de matériel de guerre. À ces chiffres il convient d'ajouter les 3.000 prisonniers faits dans les combats du 13 au 18 juillet ; le total est assez coquet.

**FRONT ROUMAN.** — Les communiqués allemands ont signalé une reprise d'activité des luttes d'artillerie sur le Sereh. Les Russes ont attaqué et occupé le village de Dounaiwetz, capturant deux compagnies ennemis, un canon, deux mitrailleuses et des munitions.

L'armée roumaine, complètement reconstituée, merveilleusement entraînée, est prête à prendre l'offensive. En de nombreux points, de fortes incursions de patrouilles ont abouti à la capture de prisonniers et de matériel et à la désorganisation des tranchées allemandes. Ces premiers succès ont eu le plus heureux effet sur le moral des troupes.



L'AVIATEUR LAPIZE  
le champion cycliste bien connu  
tué dans un combat aérien



Lors de leur dernier raid sur Londres les avions allemands volèrent assez bas pour que cette curieuse photographie pût être prise.



L'AVIATEUR BELGE THIEFFRY  
qui a abattu deux avions boches  
en moins de deux minutes

## PRIME A NOS LECTEURS

**AGRANDISSEMENT  
PHOTOGRAPHIQUE**

VALEUR 25 FR.

**POUR 4 FR. 95**

(Voir conditions dans l'annonce ci-contre)



**LE PAYS DE FRANCE** offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 144 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « La chasse aux sous-marins ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Pour faire votre cuisine presque sans frais  
EMPLOYEZ

**La Marmite Norvégienne**
**“POT-AU-FEU”**

construite spécialement pour ses lecteurs par  
**LE PAYS DE FRANCE**

S'ouvre spécialement construite, très pratique,  
d'un fonctionnement parfait, cette marmite utilise la plupart des pot-au-feu,  
fait-tout, etc.

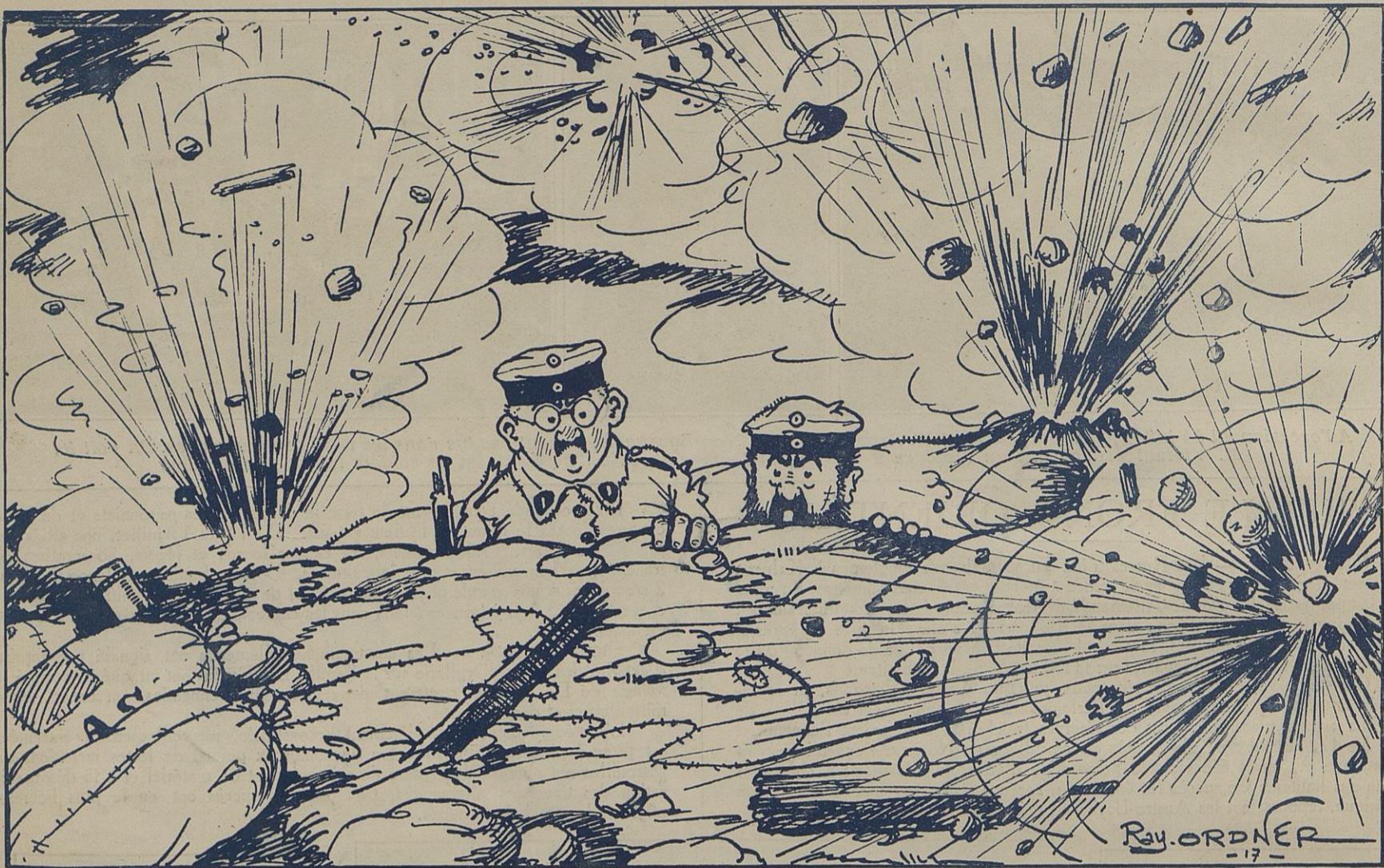


Elle est vendue **15 fr. pièce**  
prise en nos bureaux

ENVOI PAR COLIS POSTAL. Paris : 15 fr. 60 -- Départements : 16 fr. 50

Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, B<sup>e</sup> Poissonnière, Paris

## La Guerre en Caricatures



— Dis donc, Hans, je donnerais bien dix mille marks pour ne plus être dans cette tranchée...  
— Tu n'as pas besoin de payer si cher... nous allons être dehors dans une minute !...



— Moi, quand j'bois du café, j'peux pas dormir...  
— Moi, c'est le contraire : quand j'dors, j'peux pas boire de jus !...